

les vagues; malheureusement la bouée de sauvetage fut lente à tomber et nous vîmes, avec angoisse, l'infortuné matelot faire des efforts désespérés pour atteindre cette planche de salut. Mais tout à coup, il poussa un cri terrible et disparut entraîné sous l'eau; puis il revint à flot pour disparaître de nouveau et nous ne le revîmes plus. Il avait été dévoré par un requin.

Le vaisseau stoppa, la baleinière de sauvetage fut mise à la mer; on chercha longtemps autour de la bouée mais on ne trouva rien. L'embarcation revint à bord et le vaisseau reprit sa route; mais je n'ai jamais oublié le cri horrible poussé par le malheureux happé par le monstre.

## CHAPITRE V

### ESCALE A LA MARTINIQUE

---

Le Gulf-Stream. — Le rocher du Diamant. — La Martinique. — Arrivée à Fort-de-France. — Excursion à Saint-Pierre. — L'Alecton et le Poulpe géant. — Panorama de la Martinique. — Saint-Pierre. — Repas créole. — Excursion pittoresque au jardin botanique. — Les créoles de couleur. — Départ de Fort-de-France.

Cependant le *Saint-Louis*, à force de filer des nœuds sur cette route interminable que suivit Christophe Colomb, commençait à approcher des Antilles, terminus de notre deuxième étape maritime. Le point du 20 septembre ne nous séparait plus que de 80 lieues de cette terre que nous appelions de tous nos vœux; car depuis plusieurs jours, les légumes frais et les fruits de Ténériffe avaient disparu de notre table, aussi les conserves de toutes sortes accaparaient nos menus. En outre, la chaleur était toujours accablante et nous étions las de fondre jour et nuit.

Le commandant le comprit sans doute car, dans l'après-midi, il fit allumer les feux. Ce fut un cri de joie à bord quand on vit un panache de fumée surgir de nos cheminées. Du reste, la chaleur que nous subissions depuis quelques jours avait une cause locale, car nous venions d'entrer dans le courant du Gulf-Stream qui roule au milieu des océans ses eaux rapides chargées des températures élevées provenant des régions équatoriales et qu'elles portent vers le Nord. Au point où nous avons pénétré dans le lit de ce fleuve géant, nous lui avons trouvé 28 degrés. Chiffre considérable comparé à celui des eaux que nous avons parcourues. Le cours

du Gulf-Stream se révèle en outre par la présence dans ses eaux de plantes (algues marines) qu'il charrie en grande quantité et qu'on nomme Raisins des Tropiques. Ces végétaux, arrachés aux fonds des mers équatoriales, ressemblent, en effet, à des grappes de raisin.

Le lendemain, dès l'aube, les terres des Antilles dressaient devant nous leurs silhouettes grises noyées dans les brumes de l'Occident; la Martinique à droite, Sainte-Lucie à gauche; laissant ouvert devant nous le canal qui sépare ces deux îles et par où nous allons pénétrer dans la mer des Antilles.

Vers midi, nous longeons la côte sud de la Martinique et passons à côté du rocher du Diamant qui sort des eaux comme un énorme bloc de pierre taillée à facettes, de là son nom évidemment; mais, si minuscule que soit cet îlot, il a pourtant son histoire. Il est à deux lieues de la terre, sa plate-forme supérieure est à 40 mètres au-dessus de la mer et n'a que quelques mètres carrés de surface.

Pendant nos anciennes guerres, les Anglais, possesseurs de Sainte-Lucie avaient un jour imaginé de s'établir sur ce rocher aride et d'y construire une batterie bien armée. Ils restèrent pendant assez de temps maîtres de ce tout petit Gibraltar, placé à l'entrée de Fort-de-France. Mais par une nuit obscure, des jeunes créoles, en sortant d'une réunion de plaisir à Fort-de-France, conçurent le hardi projet d'aller jeter à la mer ces voisins gênants. S'armer, se jeter dans des embarcations fut l'affaire d'un instant et nos intrépides jeunes gens se glissaient dans les ténèbres sur la surface des flots.

Deux heures après, cette flotille de coquilles de noix s'approchait en silence de la base du rocher, et nos audacieux aventuriers, mettant le poignard aux dents, grimpaient sur les parois rugueuses de ce blockhaus maritime. Les premiers qui arrivèrent sur la plate-forme, surprirent la sentinelle anglaise et la jetèrent à la mer; puis, se précipitant sur le petit réduit où dormait en paix la garnison, égorger et lancer à l'eau fut un jeu d'un instant. Nos valeureux petits Fran-

çais d'alors détruisirent et ensevelirent tout dans les flots. Puis, quand le sommet du rocher fut complètement rasé, la petite expédition se rembarqua et rentra avec le jour à Fort-de-France, toute fière de son exploit. Et il y avait de quoi!

Depuis lors, le rocher du Diamant a conservé pendant nos guerres une neutralité absolue.

Arrivés à hauteur de la pointe Sud-Ouest de l'île, nous voyons s'ouvrir devant nous la large baie au fond de laquelle s'étale Fort-de-France, la capitale de la Martinique, et nos yeux étonnés peuvent contempler le magnifique panorama de ce que nous considérons comme la Terre promise; car nos regards embrassent dans son ensemble la silhouette majestueuse et tourmentée de l'île entière, révélant les convulsions volcaniques qui ont enfanté ses mornes, ses pitons et le pic du Mont-Pelé, dominant cette terre qu'il a sans doute fait sortir des eaux alors que le vieux continent atlantide s'y engouffrait.

Après avoir doublé la presqu'île du Lamentin, nous passons tout près des *Ilets*, petits îlots qui ont l'apparence d'énormes buissons sortant de la mer tant ils sont recouverts d'une riche végétation; ils semblent uniquement voués aux jouissances de la paix, de la fraîcheur, des parfums; mais on voit surgir de cette riante verdure des éclats lumineux que le soleil avive et qui révèlent le bronze de gros canons accroupis sur les plages et armant des petits forts qui sont les sentinelles avancées des défenses de Fort-de-France.

En entrant dans la baie, un pilote monte à bord et dirige le vaisseau au milieu des méandres sous-marins qui conduisent au port. Comme nous approchons du mouillage, nous voyons se diriger vers le *Saint-Louis* une flotille de petites embarcations portant des négresses et des mulâtresses de toutes nuances. Nous étions fort intrigués par cette invasion de jeunes créoles qui, s'approchant du vaisseau, s'accrochaient à ses flancs et passaient par les sabords des fruits

de toutes sortes qu'elles vendaient à nos soldats. Elles remplissaient l'air d'un babil extraordinaire dans leur patois martiniquais, mélange mélodieux de la langue française et d'un petit sabir local qui, traduit avec l'accent créole, est plein de charme pour l'oreille. Toutes ces femmes demandaient avec acharnement à monter à bord, car c'est l'usage dans ces parages. Aussi, bien qu'on fût encore en marche, on fit descendre les échelles et aussitôt toutes ces jeunes mulâtresses, en poussant des cris de joie, escaladèrent les hautes murailles du vaisseau et se répandirent partout à bord. Cette invasion, cet assaut plutôt, donné à l'énorme machine de guerre était des plus piquants. Que voulaient donc ces sémillantes beautés en pain d'épices ? Elles sont toutes blanchisseuses. Quelle ironie ! Elles viennent offrir leurs services aux officiers. En effet, nous fûmes assaillis ; elles nous accablaient de cajoleries pour obtenir notre linge ; les mots les plus doux, les plus engageants, nous étaient prodigués, accompagnés des expressions de physionomie les plus avenantes. Elles nous comblaient de prévenances, de petits soins, je dois dire même de provocantes attentions. Ces démonstrations excessives nous eurent paru plutôt désagréables ; mais elles étaient si naturelles, si naïves, ne connaissant ni la cupidité ni la dépravation. C'est que toutes ces femmes de couleur, plus ou moins teintées, adorent les blancs ; et nous, qui arrivions d'Europe, avions sans doute une saveur particulière ; en tout cas, à leurs yeux, nous avions le charme de la nouveauté, et puis nos uniformes !

Enfin, nous étions à peine au mouillage, que tout le linge du bord était parti, enlevé par cette nuée de galantes blanchisseuses.

Le premier travail auquel on se livra fut le débarquement de nos pauvres chevaux qui, depuis quarante jours, étaient enfermés dans leurs boîtes sur un sol branlant. Cette opération se fit assez bien et, sauf quelques coups de pied distribués de part et d'autre, il n'y eut pas d'accidents. Les

animaux témoignèrent une joie folle à la vue de la verdure qu'ils apercevaient de tous côtés ; aussi avait-on des peines excessives à les retenir dans les chalands et à les empêcher de se jeter à l'eau pour gagner la terre ; et à quels bonds insensés se livrèrent ces malheureuses bêtes dès qu'elles eurent mis le pied sur la savane !

Quant à nous, il fallut remettre à après le dîner le bonheur de descendre à terre, de prendre aussi nos ébats sur ce petit Paradis qui nous semblait si vert, si gai et si hospitalier, qui nous faisait oublier les repas aux conserves, la chaleur étouffante de nos cabines du faux-pont et le paysage monotone du bleu partout ! Nous avions ainsi le loisir de contempler à l'aise, de la dunette du *Saint-Louis*, le plus magnifique spectacle qu'ait peut-être jamais présenté le port de Fort-de-France. Là, au milieu d'un décor magique, édifié et paré par une nature privilégiée, sont groupées en ordre sévère les masses imposantes de huit vaisseaux de guerre, de quatre grands transports et les silhouettes moins austères d'un grand nombre de bâtiments à vapeur de moindre importance ; enfin dispersée sur la vaste surface du port, une nombreuse flotille de navires de commerce et, tout autour de ces géants de haute mer, s'agite un essaim de petites embarcations se croisant en tous sens avec leur petit pavillon, étendant ainsi sur les eaux un magnifique pavois aux couleurs de France.

Après le dîner, le général Bazaine que j'accompagne, et le commandant de Kerjegu, descendent à terre pour faire leur visite officielle au Gouverneur, l'amiral Maussion de Candé. Cette première entrevue ne fut que cérémonieuse, en raison surtout de la présence de la femme du gouverneur. En tout cas, je lui trouvai l'avantage d'être courte, ce qui nous permit d'achever la soirée à la musique qui attirait toute la population locale, blanche ou de couleur. Aussi, quel polychromisme dans cette foule ! du blanc au noir, passant par les gammes de la sépia colorée ou de la terre de Sienna parfois calcinée.

Fort-de-France, c'est d'abord la Savane, où on débarque; immense place donnant d'un côté sur le port et de l'autre sur la baie, formant ainsi deux plages séparées par un petit promontoire dont un grand fort couvre toute la surface. Des allées bordées de grands et beaux arbres contournent la place qui est plutôt une vaste pelouse. C'est au milieu de ce tapis vert que s'élève la ravissante statue de l'Impératrice Joséphine qui, sous son marbre blanc, conserve toute sa grâce et le charme qui la firent aimer. Ce souvenir, cette œuvre d'art tout au moins, mériterait l'honneur de prendre place en France à côté de bien des chefs-d'œuvre; mais elle est mieux à la Martinique où elle est l'objet de la vénération de toute une population qui n'oublie pas les bienfaits de celle dont elle est l'image.

La ville elle-même, établie entre la Savane et la rivière Madame qui se jette dans la baie, et encadrée dans un amphithéâtre de collines qui sont les derniers rameaux du massif montagneux de l'île, a un aspect général de placidité et d'heureuse insouciance, un cachet enfin qui ne rappelle en rien nos cités d'Europe. C'est un ensemble d'habitations aux formes les plus variées, répandues sans ordre ni cohésion le long de rues droites, rectangulaires, bien pavées et d'une propreté remarquable. Presque toutes ces maisons, généralement petites, sont construites en bois et n'ont qu'un rez-de-chaussée; conditions qu'imposent les tremblements de terre. Aussi n'y a-t-il pas de monuments et les deux églises de la ville n'offrent aucun intérêt ni comme importance ni comme architecture.

Pendant cette journée et la suivante, je désertai absolument la caserne flottante du *Saint-Louis*, ne pouvant m'arracher aux charmes de Fort-de-France où vous retient encore cette concentration de centaines d'officiers de terre et de mer qui, sans souci du présent comme de l'avenir, veulent, pour quelques jours au moins, vivre gaiement, au milieu d'une population heureuse de les fêter. Aussi quelle animation

partout, quelle exubérance de gaieté dans les hôtels, dans les cafés, dans tous les lieux de plaisir enfin!

Le général avait décidé avec le Gouverneur et quelques notabilités, de faire une excursion à Saint-Pierre; et, le 24 septembre, après déjeuner, nous quittons le *Saint-Louis* pour embarquer sur l'*Alecton*, petit aviso qui doit nous transporter. Nous trouvons à bord le général de Berthier et son aide de camp, le capitaine de Rancy, le colonel Aymart, commandant le 62<sup>e</sup> de ligne. Ces officiers font partie de la division du général; puis on reçoit le Gouverneur. L'amiral Maussion de Candé avait beaucoup connu mon père en Crimée, aussi fut-il pour moi plein d'amabilité et je me trouvai ainsi à l'aise au milieu de cette réunion de personnages.

A midi, l'*Alecton*, qui est mouillé tout près de la Savane, lève sa petite ancre et nous fait passer en revue toute la flotte mouillée dans le port et dont les pavillons saluent à leur passage les deux grands chefs qui sont à bord. L'*Alecton*, aviso élégant, coquettement aménagé, était un vrai yacht de plaisance, doté d'un état-major sélect. Il était à roues et par conséquent roulait peu, ce qui, *a priori*, paraît être une affreuse contradiction. Ce petit navire était affecté aux colonies de l'Amérique centrale, et pourtant il comptait dans ses états de services une récente action d'éclat, car il venait d'avoir l'honneur de fournir un aliment de méditations à l'Académie des Sciences.

En effet, quelques mois auparavant, il traversait l'Atlantique pour se rendre à Cayenne et se trouvait dans les eaux de Madère, quand il rencontra, flottant à la surface, un monstre marin inconnu qui fut qualifié de « *Poulpe géant* ». Cet animal au corps de poisson avec queue à nageoire propulsive et fait d'une substance gélatineuse, diaphane, irisée de rose et de violet, avait une tête énorme comme un éléphant, une bouche de baleine se fermant à la partie supérieure par un bec de perroquet, des yeux glauques du diamètre d'une assiette; et, sortant de cette horrible tête, se

détachaient un faisceau de tentacules garnies de suçoirs qui avaient plusieurs mètres de longueur et s'agitaient menaçants pour saisir tout ce qui approchait. L'avis stoppa en rangeant le flanc du monstre dont la tête était à l'avant du navire, alors que la queue atteignait les tambours des roues, soit plus de vingt mètres. On chercha à le capturer; mais ce fut impossible; il était insaisissable. On parvint à l'entourer d'un câble formant nœud coulant et on hâla; mais le nœud ayant glissé jusqu'à la queue, celle-ci céda et on ne ramena à bord que son extrémité pesant cependant quarante kilogrammes.

On mit une embarcation à la mer pour harponner, mais celle-ci étant menacée d'être chavirée par les tentacules, on dut la ramener. On attaqua alors à coups de canon, mais les projectiles glissaient sur le corps; il fallut renoncer à la capture. Cependant, le commandant avait pu faire de cet inconnu, habitant normalement les grandes profondeurs de l'océan, une description complète et un portrait à l'aquarelle dont j'ai pu voir et copier l'original. Un rapport fut adressé à l'Académie des Sciences.

Pendant cette courte traversée, l'*Alecton* longeant la côte à 1.500 mètres seulement, défilait devant nous le panorama enchanteur de la « Perle des Antilles », sortant du fond des flots toute drapée dans une parure végétale incomparable. C'était un gigantesque amphithéâtre tout plissé de collines, de mornes, de vallons et de ravins parés des feuillées de toutes nuances, éclatante mosaïque composée avec art par les végétations les plus variées et les plus riches du monde. Et sur ce colossal et chatoyant soubassement vraiment trop riant, trop luxuriant dans sa vie intense, se dresse sombre et sévère le Mont-Pelé, aux légendes volcaniques, dont les flancs recèlent la désolation et la mort, qui menacent éternellement ces merveilles de la création et qu'un jour peut-être elles disperseront au fond de l'océan.

Puis, à ses pieds, reflétant sa sauvage image, s'ouvre devant la proue de l'*Alecton* doublant un cap aux formes

étranges, l'immense baie au fond de laquelle, sur un long et mince rivage de sable, la ville de Saint-Pierre étend ses blanches habitations en gradins superposés sur les pentes d'un grand morne couvert d'une épaisse forêt et sur les flancs d'un ravin que parcourt, sous d'immenses futaies, une capricieuse rivière descendant en cascades des assises supérieures du Mont-Pelé.

Les habitations ont généralement bonne apparence mais elles sont basses et trapues car le sol tremble souvent. Les rues, bien pavées en galets, sont remarquablement propres grâce aux habitants et surtout à une irrigation régulière et rapide alimentée, ainsi que les fontaines, par des réservoirs établis dans les montagnes.

Les édifices sont rares et de stature prudente; mais la nature est assez riche là-bas pour embellir seule une jolie ville, aussi partout ne sont-ce que lauriers-roses, orangers, citronniers et toute une flore embaumée.

Cependant le théâtre séduit particulièrement. Il est petit, coquet, au dedans comme au dehors; son foyer surtout en fait le principal attrait : c'est une immense galerie presque extérieure à larges ouvertures d'où, du sommet du tertre dominant la ville, on découvre un panorama merveilleux et variable comme l'état du ciel, le soir, quand le soleil ardent des tropiques, inondant tout de ses rayons de feu, descend dans les eaux de la mer des Antilles et transforme l'horizon dans un embrasement général; et, plus près, c'est la rade, c'est le port, c'est la ville étagée. C'est une féerie qui ravit l'étranger.

Nous visitons l'église, simple, modeste, où rien n'attire en dehors de son caractère sacré et pourtant notre attention fut émue par la foi des femmes de couleur qui, en foule, étaient groupées aux abords du confessionnal.

Mais, la merveille, le clou de Saint-Pierre, est hors ville. C'est le jardin des plantes. Nous y allons par entraînement artistique et par curiosité d'abord, mais un peu pour échapper aux démonstrations touchantes dont le général Bazaine

est comblé par la population qui, apprenant la présence à Saint-Pierre du second chef de l'expédition du Mexique, s'était précipitée sur son passage. C'était cependant pour nous une joie émue de voir tant de visages souriants et amis à une si grande distance de la mère patrie.

Nous partons donc d'un pas alerte; mais bientôt il faut en rabattre de cette ardeur d'Européen, car à cette heure la chaleur est accablante et la route est longue. Ce n'est qu'après une demi-heure d'étouffement sudorifère que nous atteignons l'Eden promis.

En franchissant la grille d'entrée nous pénétrons sous des dômes de verdure grandioses comme les nefs de nos cathédrales, soutenus par des piliers élancés que forment les troncs gigantesques d'arbres énormes dont les rameaux immenses entrelacés entre eux représentent les arceaux des voûtes aux feuillages variés. Au travers de ces charpentes pittoresques, merveilleusement assemblées, s'enlacent des lianes énormes comme des chênes de cent ans qui montent, descendent, remontent, courent d'arbre en arbre et tressent un tissu incohérent au sein duquel s'accrochent des parasites de toutes sortes aux plus étranges feuillages, à la floraison merveilleuse.

Nous croyons trouver un jardin et nous parcourons un parc immense dont la nature seule fut le dessinateur, l'architecte, le jardinier. Cela se nomme la forêt vierge; et l'homme l'a respectée. Il s'est borné à y tracer des allées, des sentiers aux allures capricieuses, qui se tordent en tous sens, rampant, serpentant sous cette feuillée imposante, mystérieuse, et selon les fantaisies d'un sol tortueux et souvent déchiré, montant, descendant sur ses aspérités. Et c'est encore la nature qui a créé le mouvement à l'immobilité apparente d'une végétation pourtant exubérante, par ce ruisseau frétilant qui, descendant du Mont-Pelé, bondit dans le ravin par une cascade de 40 mètres et précipite en tous sens ses eaux cristallines au murmure plaintif.

Partout, sur le sol, vierge toujours, des mousses, des

herbacées de toutes nuances, des fleurs aux aspects les plus étranges, aux coloris les plus chatoyants, aux senteurs les plus suaves; enfin, dans les rameaux s'agitent des essaims d'oiseaux aux chants babillards ou mélodieux, aux parures éclatantes.

Nous cheminons au sein de ces enchantements, dans un silence extatique et nous sentions que ce lieu de délices aurait pu être le Paradis où sur la terre, Dieu avait établi nos aïeux, Adam et Eve; mais, si les serpents y abondent, il y manquait absolument le pommier!

En tout cas, ce merveilleux chaos végétal ne nous semblait pas comporter la qualification de jardin des plantes; mais soudain nous apparut le directeur du dit jardin qui venait saluer le général. Ce naturaliste, naturellement distingué, arrivait à propos, d'autant qu'il eut l'ingénieuse pensée de nous inviter à aller nous rafraîchir en son home privé. Ce fut accepté d'enthousiasme, et avec plus de calme, l'offre de visiter le jardin réservé, c'est-à-dire un coin du parc où on fait des élèves qu'on expédie en Europe et en Algérie. Cet établissement spécial est assurément intéressant pour un botaniste convaincu; mais, pour nous, nous préférons les produits de la simple nature aux petits phénomènes qu'on nous montrait. Enfin, après deux heures d'une admiration intense, nous comblâmes notre hôte d'expressions de gratitude et, dévalant vers Saint-Pierre, nous rentrâmes à l'hôtel des Bains où nous avons pris gîte et où nous devons dîner, ce qui devenait urgent.

On l'avait compris, et bientôt s'ouvrit à nous une fort belle salle à manger où était dressé, je ne dirai pas un magnifique couvert qui, *à priori*, ne satisfait pas les instincts du moment, mais un splendide festin bien fumant et odorant. Car le dîner fut servi à la française, la vaillante Martinique n'ayant jamais permis aux mœurs anglaises de s'implanter chez elle. Aussi, en prenant place autour de cette table luxueuse, nous pûmes d'un seul regard, savourer la belle ordonnance d'une exhibition gastronomique de premier ordre, disposée avec

art au milieu de cristaux scintillants, d'une vieille argenterie étincelante et de l'éclat de gerbes de fleurs qui semblaient les armes parlantes de la colonie. Pas besoin de ces menus à la froide nomenclature tracée sur un bout de soie ou de carton dorés, ou bien imagée avec plus ou moins d'art ou d'esprit; mais bien un menu nature sous les vraies espèces que vont consommer les yeux d'abord, les mandibules ensuite. Les premiers sujets de ce tableau gastronomique étaient vraiment indigènes : les monts de l'île présentent un cuissot de bouquetin mariné aux tomates; la mer des Antilles offre une bonite nacrée, cette reine des eaux salées, ornée de piment rouges et de citrons; la forêt vierge a envoyé le roi de ses futaies, un splendide coq de bruyère posé au centre de la table et regardant avec dédain une guirlande de petites perdrix des pelouses du Mont-Pelé. Un beau carrick, une purée d'aubergines occupent des places secondaires aux côtés d'une préparation que nous autres Européens, qualifions de cardons à la moelle, mais qui est moins terre à terre; c'est un magnifique chou palmiste traité au roux avec condiments indigènes; un arbre de haute futaie a été sacrifié pour offrir sa dernière pousse, la plus tendre à nos exigences gastronomiques. Je passe sous silence les figurants dans cette manifestation culinaire; mais, au peloton des entremets sucrés, je dois une mention honorable à la friture de goïaves, et un souvenir rêveur à une crème à la vanille qui, nous a-t-on dit, était faite avec du lait de négresse? Quelle couleur locale! et pourtant elle était blanche! Il ne manquait à ce festin martiniquais qu'un trigonocéphale à la sauce tartare. Enfin toutes les confitures et les fruits du pays s'étaient donné rendez-vous au dessert. L'Europe n'eut, dans cette belle ordonnance à intervenir que pour traiter la question des vins; elle fut résolue, du commencement à la fin, par du champagne... frappé...? au rayonnement nocturne sans doute!

La cérémonie faite, ainsi qu'un tour de plage pour fumer un parfait Havane, et chacun s'en fut coucher en s'étendant

dans le plus simple appareil et sur un lit très dur, car la chaleur le veut ainsi pour pouvoir dormir.

Après quoi, à cinq heures du matin, une jeune négresse, portant du café, vint m'éveiller en murmurant à mon oreille de sa plus douce voix : « Ché Doudou, prends café. » Ces créatures ont vraiment du chic pour vous arracher au sommeil!

Une heure après nous étions réunis sur le quai et après avoir assisté aux ébats d'une foule élégante et affairée, attirée sur la plage par la fraîcheur relative de cette heure matinale, nous regagnons l'*Alecton* qui nous ramène à Fort-de-France pour déjeuner à bord du *Saint-Louis*.

Les journées suivantes furent consacrées aux distractions et aux plaisirs de la ville, cette dernière expression de la France, avant de nous lancer dans l'inconnu de la guerre. Du reste, si la rade, si le port étaient encombrés de vaisseaux chargés de troupes, Fort-de-France présentait une animation qui tenait du vertige, envahie qu'elle était par des milliers d'étrangers, militaires ou marins; car les détachements que portaient les navires, bêtes et gens, étaient mis à terre pour se reposer pendant six ou huit jours. Les hommes étaient campés aux alentours ou cantonnés dans les casernes et dans les forts. Bon nombre d'officiers s'établirent en ville pour jouir des distractions du soir, surtout aux réunions dansantes du « Bal Mabile » de l'endroit où on associait agréablement les danses de caractère d'Europe et d'Amérique, notamment la havanera, la danse classique des colonies d'origine espagnole. Toutes les jeunes filles de couleur de l'île s'étaient donné rendez-vous pour nous rendre la vie aussi agréable que possible pendant notre séjour; et elles réussirent à ravir. Les hôtels étaient envahis, même aussi les petites cases à claire-voix, domaines spéciaux des mulâtresses, avaient trouvé des hôtes. Les cafés ne désemplissaient pas et répandaient à flots les boissons rafraîchissantes ou toniques. Les restaurants étaient pris d'assaut, notamment le « Café Anglais » de Fort-de-France où opérait sur des four-

neaux magiques le « père Toulouse », une grosse personnalité des Antilles, chef incomparable qui a laissé dans l'estomac reconnaissant de nombreuses générations un souvenir impérissable. J'eus l'heur plusieurs fois d'apprécier son impeccable talent de Vatel, principalement dans un festin de gala donné par les officiers passagers du *Saint-Louis* à tous les officiers du vaisseau, pour y exalter notre gratitude à l'égard de leur parfaite camaraderie et délicate hospitalité.

Puisque je rappelle ce repas officiel à Fort-de-France des officiers passagers du *Saint-Louis*, pourquoi n'accorderais-je pas un souvenir à une réciprocité de Fort-de-France dînant à bord du *Saint-Louis*. Cet épisode est infiniment petit et ne fut qu'un banalité frivole dans notre vie d'aventure; mais il fut pour nous une manifestation peu ordinaire des mœurs caractéristiques de la race féminine des créoles de couleur qui firent à l'armée française, à la Martinique, un accueil si extraordinaire.

C'était un dimanche et pour ce jour les convives du carré des officiers avaient reçu la promesse de quelques mulâtresses de marque de venir dîner à leur table; elles furent exactes au rendez-vous. C'étaient les étoiles du demi-monde ultra-sélect de l'île : Mlles (?) Amélia, mulâtresse presque blanche; Francilia, un peu plus bistrée; Louisia, légèrement acajou; mais celle-ci n'a que sa couleur pour trahir sa race, car son nez est droit, à la grecque, sa bouche fine; elle a de jolis yeux et des cheveux du plus beau noir mais soyeux. Les autres répartissaient leur épiderme dans ces trois nuances de sépia, mais leurs noms avaient la même désinence. Ces élégantes sont mises avec luxe, mais quel luxe ! une parodie. Couvertes d'énormes bijoux en or, des chaînes longues et massives, des laines de *King's Charles*, des boucles d'oreilles plus grandes que les oreilles, etc... Elles ne goûtent pas les pierres fines dont l'effet ne révèle pas la valeur. Coiffées à la bordelaise avec fichu bien tortillé et fixé par une immense épingle en or, elles portent chemise brodée en fine batiste, jupe de soie noire avec force jupons empesés. Malgré ces accoutrements,

elles sont fort gracieuses. Elles ont l'esprit vif et primesautier et beaucoup de délicatesse dans l'expression de leurs sentiments; elles abusent pourtant d'une familiarité, divertissante mais parfois indiscreète, qu'on ne remarque cependant pas chez les hommes de la même classe de métis. Après qu'elles eurent bien égayé notre dîner, nous les reconduisîmes à terre, à la musique, où elles se dispersèrent gaiement dans la foule.

Cependant le moment du départ approchait et il fallait s'y préparer. Ma dernière journée vécue dans ce délicieux pays se passa en partie au milieu des soucis de l'embarquement de nos chevaux.

Pendant la nuit, arrivait le courrier venant de Vera-Cruz et allant en Europe. Dès le matin, le général m'envoya à son bord pour y récolter des nouvelles. L'amiral Rose s'y trouvait, rentrant en France. Il me donna des renseignements peu satisfaisants sur la situation de notre armée au Mexique; cependant la fièvre jaune commençait à diminuer. Le général Forey entra dans les eaux de Vera-Cruz quand le courrier en sortait. Je reportai ces renseignements au général qui reçut, du reste, quelques heures après, la visite de l'amiral.

Dans la journée, toutes les donzelles de couleur qui ont connu des passagers du *Saint-Louis*, viennent nous faire leurs adieux et nous porter des fruits pour la traversée; puis à 3 heures, on renvoie tout ce qui n'est pas du vaisseau et on prend les postes d'appareillage.

Nous allons parcourir notre troisième et dernière étape; mais, cette fois, nous ne devons plus voyager isolés. Tous les navires marchent par groupes de trois, car nous allons pénétrer dans des eaux ennemies. Nos compagnons de route sont le *Navarin* et l'*Eure*, grand transport qui porte deux batteries d'artillerie.

Le *Navarin* sort de la rade; puis, aux accents du *Chant du Départ* joué par la musique du 95<sup>e</sup>, le *Saint-Louis* défile majestueux à travers une flotte chargée de troupes qui saluent et dont les couleurs s'inclinent devant le pavillon du général

de division flottant à sa mâture. Nous rejoignons le *Navarin* qui se place à notre droite et bientôt l'*Eure*, à la blanche carène, vient prendre notre gauche, et se maintenant en ligne, la petite escadre met le cap au large, laissant bientôt s'estomper dans la nuit la séduisante Martinique et son redoutable Mont-Pelé.

Ces pages consacrées à la Martinique et destinées à conserver, à raviver le souvenir d'un éclat, d'une richesse et d'un charme qui paraissaient éternels, ont été écrites il y a quarante ans, et c'est avec une douloureuse émotion, qu'en 1902, je les recueille dans mon journal de voyages de 1862; car mes descriptions et mes impressions d'alors ne s'appliquent qu'à un passé qui n'est plus et ne font revivre que des ruines et des morts. Ce qui est né par le feu a péri par le feu!

Je disais alors que le volcan du Mont-Pelé avait, un jour, fait surgir des eaux une masse informe qui, délicieusement parée par la nature, devint une terre fortunée; je puis ajouter avec la plus amère tristesse qu'un jour peut-être il la replongera dans le goufre! Et devant ces puissances mystérieuses et indomptables, l'homme, cet atome vaniteux qui croit être maître de tout, n'a plus qu'à courber la tête, car il trouve, partout et toujours, plus puissant que lui!

Septembre 1902.

## CHAPITRE VI

### DE LA MARTINIQUE A VERA-CRUZ

---

Navigation en conserve. — Température insupportable dans la mer des Antilles. — Inconvénients de notre navigation à la voile. — Violents orages. — Passage du banc de Campêche. — Le golfe du Mexique. — Atterrissage. — Arrivée à Sacrificios. — Nouvelles peu satisfaisantes de la situation au Mexique. — Débarquement difficile à Vera-Cruz.

La traversée de la Martinique à Vera-Cruz fut absolument désagréable. Nous marchions avec une lenteur désespérante, étant obligés de régler notre allure sur celle du *Navarin* qui dès le lendemain de notre départ signalait de ralentir, car il ne pouvait suivre, sa machine étant essouffée. Comment le ministère de la Marine, ordonnateur des marches navales, n'avait-il pas composé ses groupes avec des navires de même marche? Il y avait, là encore dans les bureaux, des ronds-de-cuir comme à ceux de la Guerre.

D'autre part, la mer des Antilles est une fournaise et on s'y éternisait avec un plein chargement d'hommes entassés qui mouraient de soif; on nous rationnait l'eau de façon scandaleuse; il fallait faire une demande spéciale et signer un bon pour avoir de quoi faire un grog. Et dire qu'en arrivant à Vera-Cruz, le *second* du vaisseau se félicitait d'avoir encore assez d'eau de Toulon pour rentrer en France.

Evidemment les ronds-de-cuir avaient donné l'ordre d'économiser l'eau afin d'en rapporter! Peut-être pour la rendre aux fontaines?

Dans ces divers ordres d'idées, il faut remarquer qu'on avait aussi donné des ordres aux commandants des vaisseaux